

JAEI VIOLANT ROMERO GONZÁLEZ

Université Pompeu Fabra de Barcelone

La peinture et la musique comme moyens pour réveiller l'empathie dans l'œuvre de Wajdi Mouawad

Résumé

L'empathie est présentée par Wajdi Mouawad (né en 1968) comme un sentiment cyclique nourri sur une base réciproque, un lien entre les faits extérieurs et entre personnes. Le théâtre nous met en dialogue avec nous-mêmes, et la peinture et la musique apparaissent comme des connecteurs qui facilitent cette faculté. L'application de la peinture et de la musique dans la littérature théâtrale de Mouawad est étudiée pour lire la complexité des relations humaines à partir des expressions artistiques et des francophonies exposées par l'auteur. Pour que l'héritage ne devienne pas un obstacle à notre capacité à l'empathie, les personnages principaux de nombreuses œuvres de Mouawad sont issus des communautés que, par héritage, il devrait haïr. Avec cet esprit subversif de résistance à l'adversité, les œuvres de Mouawad réveillent les consciences et l'empathie des récepteurs pour signaler les contradictions de l'humanité.

Mots-clés : empathie, identité, conscience, lyrisme, exil, catharsis, conflit, mémoire, humanisme

Abstract

Empathy is presented by Wajdi Mouawad (1968) as a cyclical feeling nurtured on a reciprocal basis, a link between external events and between people. Theater puts us in dialogue with ourselves, and painting and music appear as connectors that facilitate this faculty. The application of painting and music in Mouawad's theatrical literature is studied to read the complexity of human relations from the artistic expressions and francophonies depicted by the author. To ensure that he-

ritage does not become an obstacle to our capacity for empathy, the main characters in many of Mouawad's works are drawn from communities that, by heritage, he should hate. With this subversive spirit of resistance to adversity, Mouawad's works awaken the consciousness and empathy of the receivers to point out the contradictions of humanity.

Keywords: empathy, identity, consciousness, lyricism, exile, catharsis, conflict, memory, humanism

Wajdi Mouawad est écrivain, acteur et metteur en scène de théâtre, d'origine libanaise et de nationalité canadienne. Il vit actuellement à Paris, où il dirige le Théâtre National La Colline depuis 2016 (Mereuze 2016). Dans son théâtre, l'auteur réactualise le lyrisme et l'émotion des grandes tragédies de la Grèce classique et dans ses textes coexistent l'exil, la terreur, le conflit politique, la catharsis et la mémoire. Mondialement connu et amplement traduit et représenté, Wajdi Mouawad occupe une place centrale dans la production théâtrale contemporaine internationale, par la portée foncièrement poétique qui inspire ses pièces, par la hardiesse de ses expérimentations dramaturgiques et stylistiques, et par l'actualité des thèmes dont il traite (Valenti 2019, 11). L'œuvre de l'auteur met ainsi en relief la contradiction humaine et montre la logique de celle-ci dans la moralité et dans la vie. Ce qui est beau peut être aussi et en même temps mauvais, comme ce qui a fait notre malheur peut faire aussi, plus tard, notre bonheur. Avec cet esprit subversif de résistance à l'adversité – voire de résilience –, les œuvres de Mouawad réveillent les consciences des récepteurs, davantage chez les spectateurs que chez les lecteurs, nous rapprochant de son vécu et des expériences ou circonstances personnelles qu'il relate. Il s'agit d'une finalité que l'écrivain recherche consciemment, et le point de gravité autour duquel ses œuvres touchent et captivent.

L'empathie comme faculté

Le *DIEC*¹ décrit l'empathie comme la « faculté de comprendre les émotions et les sentiments extérieurs à travers un processus d'identification à l'objet, au groupe ou à l'individu avec lequel on se rapporte ». Cette définition diffère de celle du

1 *DIEC* : *Diccionari de la llengua catalana de l'Institut d'Estudis Catalans*. Notre traduction.

Larousse – « faculté intuitive de se mettre à la place d'autrui, de percevoir ce qu'il ressent »² – pour la perception de cette faculté comme un genre d'échange dans les deux sens, comme une identification par rapport à « l'autre », objet ou individu. C'est donc cette définition que j'utiliserai pour traiter l'empathie dans l'art, les expressions artistiques, comme moyen d'expression et d'évolution.

Dans un recueil d'entretiens avec le sociologue Jean-François Côté, Wajdi Mouawad note :

Ce qui change le monde, ce sont les hommes et les femmes qui le dirigent. L'art peut décrire comment nous vivons. Il peut provoquer un raccourci, impossible autrement, dans l'esprit humain pour lui faire prendre conscience de sa situation. L'art met au jour notre portrait. La qualité de nos rêves. C'est à ceux qui font face à ce miroir de décider s'ils veulent agir ou non. (Côté 2005, 18)

Ainsi, quel que soit le sujet de ses œuvres, l'une des qualités les plus remarquables de l'œuvre de Mouawad est sa capacité à susciter chez le spectateur de l'empathie pour la guerre et ses victimes, pour les misères les plus absurdes et contradictoires de l'humanité et pour une culture qui, dans la plupart des cas, n'est pas la leur. L'empathie est donc présentée comme un sentiment cyclique, un lien entre les faits extérieurs et entre personnes, qui se nourrit sur une base réciproque. L'empathie est un moyen de connaissance, une compétence narrative : savoir lire l'autre. Le théâtre est exposé comme ce qui nous met en dialogue avec nous-mêmes, et la peinture et la musique apparaissent alors comme des transmetteurs ou des connecteurs de cette faculté. Dans *Racine carrée du verbe être*, le texte le plus récent de l'auteur, un personnage secondaire, Ruchini, dit :

Pourquoi vivre ne semble pas nous suffire ? [...] Pourquoi manger, digérer, déféquer, se reproduire, ce que nous appelons vivre, ne suffit pas à notre bonheur ? Pourquoi avons-nous besoin de nous mettre à la place de l'autre et qu'est-ce qui se passe dans notre cerveau pour que surgisse le besoin d'un sens ? Poser cette question est une connerie ? (Mouawad 2023, 25)

2 *Larousse : Dictionnaire français en ligne.*

Il est clair que ce sont des questions que Wajdi Mouawad se pose à plusieurs niveaux et qu'il les transmet également à ses personnages.

La peinture comme lien empathique dans les œuvres de Mouawad

La relation entre la peinture et la musique dans l'œuvre de Wajdi Mouawad se fonde sur l'observation qu'écrire à partir de prétextes, tels que des images ou de la musique, nous permet d'observer et de découvrir des aspects de nous-mêmes dont nous ne sommes pas directement ou « consciemment conscients »,³ et donc, de participer à un exercice d'empathie avec nous-mêmes et avec l'autre. De cette manière, l'auteur utilise les arts picturaux et musicaux pour développer le côté le plus humain de ses personnages, tout en sollicitant leur empathie et la nôtre ; ainsi, c'est grâce à l'Art que les personnages peuvent s'évader de leur réalité ou prendre de l'élan pour y faire face.

En définitive, l'application de la peinture et de la musique à l'étude de la littérature théâtrale de Mouawad est aussi une proposition pour lire la complexité des relations humaines à partir des francophonies et des expressions artistiques. Aujourd'hui, les opinions binaires favorisant les confrontations dominent. Cependant, cette recherche propose d'apprendre à lire les expressions de la complexité humaine pour les reconnecter aux mots qui cherchent à communiquer avec les autres. Il s'agit finalement de réapprendre la tolérance et l'acceptation de l'autre à partir des multiples expériences qui s'expriment avec les différents arts.

Parmi les principales œuvres de Wajdi Mouawad qui utilisent la peinture et la musique pour éveiller l'empathie,⁴ nous ne nous concentrerons ici que sur les deux plus récentes : *Mère* (2022) et *Racine carrée du verbe être* (2023), ainsi que sur les éléments d'expression artistique les plus directement identifiables.

3 Pauline Haudepin dans sa master class sur l'écriture théâtrale le 7 novembre 2023 au Théâtre National La Colline, à Paris.

4 *Assoiffés* (2006), *Seuls* (2008), *Ciels* (2009), *Les Mains d'Edwige au moment de la naissance* (2011), *Un Obus dans le cœur* (2017), *Mère* (2022) et *Racine carrée du verbe être* (2023).

« **Mon bonheur, [...] je le dois à ta mort** » (Mouawad 2022, 52)

Dans *Racine carrée du verbe être*, Mouawad fait atteindre à l'un de ses personnages, Wyoming, une catharsis lorsque, à l'âge de neuf ans, il se retrouve devant *La Naissance de Vénus* de Botticelli, surgie dans un paysage marin, nue et debout dans la conque d'un coquillage géant, poussée par les vents Zéphyr et Aura – personnifications de la brise – doucement entrelacés sous une pluie de fleurs de myrte. Une jeune fille, l'une des Heures (filles de Zeus et de Thémis), vêtue d'une robe fleurie avec une ceinture de roses, lui tend un manteau de soie orné de marguerites ainsi que d'autres fleurs. Les parents du personnage, Wyoming, ont été assassinés lorsqu'il était bébé et, trente-trois ans plus tard, il adresse ces mots à leur meurtrier, Talyani.

WYO à Talyani : [...] je suis le geste du peintre, je suis le tableau, je suis Vénus, partagé entre le monde que j'aurais dû être et celui que je suis devenu. La peinture ! [...] Si tu n'avais pas tué mes parents, jamais je n'aurais vu ce tableau [...]. Comment je fais pour vivre avec ça ? Ce qui fait mon malheur a fait mon bonheur. Talyani Waqar Malik, assassin de mes parents, enfant d'une guerre civile que personne jamais n'a réussi à bien raconter, est mon père, et Aphrodite, sortie de l'écume de la mer, ma mère. Je suis ça. Le malheur a fait de moi une fiction extraordinaire plus riche que ne pourrait jamais être cette chose qu'on appelle la réalité. (Mouawad 2023, 157-158)

Wyoming fait un grand exercice d'empathie à la fois entre lui et le tableau et vers l'assassin de ses parents, lui pardonnant et l'identifiant même comme le père de la nouvelle vie qui lui a été offerte. Si on peut le dire, *grâce* à lui il y a eu une vie qu'il n'aurait jamais eue ; *grâce* à lui il se trouvait, à neuf ans, devant la *Vénus* de Botticelli. Ce moment est vécu par le personnage comme une « rencontre », « ce besoin effrayant de nous extraire de nous-même en permettant à l'autre de faire irruption dans notre vie et de vous arracher à l'ennui de l'existence. » (Mouawad 2009). Il continue avec son pardon :

[...] je suis devenu qui je suis devenu grâce à toi : tu n'es pas, Talyani, un camp d'extermination ! En ce sens, tu as encore une place

à l'intérieur du cercle des humains, tu es encore à l'intérieur, tu peux vivre ! Je n'oublie pas une seconde ce que tu m'as fait, ce que tu as fait à mes parents, comment pourrais-je oublier, mais je te fais la promesse que contre toi je ne chercherai pas à me venger. C'est peut-être cette promesse que je te fais qui porte le mot pardon. C'est l'enfant dont tu as assassiné les parents qui te dit ça. La dernière fois tu t'es demandé ce qui pourrait sortir de positif de ce double crime et tu as dit Rien, rien ne peut sortir de positif du meurtre de Samuel et Aurora. Aussi horrible cela peut être, ce n'est pas vrai. Moi. Je suis devenu meilleur. (Mouawad 2023, 160)

Écrire sur ce qu'on nous a appris à détester

Afin de comprendre la composition du processus empathique de la pensée de Wyoming dans cette scène, il est intéressant de noter que Mouawad a grandi pendant la guerre civile, au Liban. Il a été éduqué dans une culture de détestation, pour des raisons historiques qui ont semé en lui la graine qui consistait à détester tout ce qui n'était pas de son camp et de son clan. Mais justement, c'est grâce à l'exil qu'il a pu s'en extraire. Le sentiment d'appartenance à un groupe ne se fait souvent pas en lien avec le rapport à l'humanité, à l'universalité au monde ; il se fait, de manière consciente et inconsciente, en rapport à la tribu, à la nation. Est-ce que notre héritage ne devient donc pas un obstacle à notre capacité à l'empathie ? (France TV 2024) À ce propos, Mouawad écrit un article, en 2023, en relation avec le conflit israélo-palestinien, intitulé *Ils n'auront pas notre haine*. Selon l'auteur, l'art est comme un geste guerrier qui engage un combat dont on est à la fois le terrain, l'ennemi, l'arme et le combattant (Mouawad 2020, 29).

Mouawad porte cet objectif à son paroxysme, lorsque souvent dans ses pièces et ses livres, les personnages principaux, les personnages qu'il a essayé de faire les plus émouvants sont toujours issus des communautés que ses parents lui ont appris à détester et c'est toujours eux qu'il montre en héros. Dans *Littoral* (1999), c'est un Chiïte, dans *Incendies* (2009), ce sont des musulmans sunnites, dans *Anima* (2012), c'est un Palestinien, dans *Tous des oiseaux* (2018), c'est une famille juive israélienne. Comme il raconte dans un entretien réalisé dans l'émission *La Grande librairie* en février 2024, Mouawad fait de ces personnages qu'on a voulu lui faire détester des vecteurs de l'émotion ; ce sont eux qui bouleversent

le public ; ce n'est pas sa communauté, c'est l'ennemi (France TV 2024). Dans un autre interview, Mouawad parle du rôle qu'Albert Camus donne, dans le contexte de la guerre d'Algérie, à l'artiste :

[...] au fond, le rôle de l'auteur, c'est d'être l'étroit, c'est-à-dire d'être la victime. Et un moment où il est la victime, de devenir le bourreau. Et au moment où il devient le bourreau, de devenir le juge. Et au moment où il devient le juge, de redevenir la victime. Et de jamais s'arrêter, de toujours être dans ce sceau continu. [...] Comment être à la fois solitaire, mais solidaire ? (TNP 2017)

Esclave de cette détestation par héritage, Wajdi Mouawad se demande comment on entre en rapport avec la douleur si ce n'est pas par l'empathie, qui doit être donc avec toutes les victimes. Chez lui, cet exercice d'empathie s'exprime sous forme de théâtre. Toujours critique sur la question du pouvoir, Mouawad compare le Liban à une phrase de Tirésias à l'adresse de Créon dans l'*Antigone* de Sophocle qu'il paraphrase ainsi : « Tout homme qui a le pouvoir peut se tromper, et c'est normal, parce que porter le pouvoir est difficile, mais celui qui s'entête dans son erreur, lui devient criminel ». Selon l'écrivain, la première étape consiste à reconnaître la haine. La deuxième étape consiste à se poser la question : « Est-ce que j'ai envie d'être ça ? Vers qui j'ai envie de tendre ? » (France Inter 2024).

La haine, c'est une graine qu'il faut décider activement d'arrêter d'arroser pour qu'elle puisse sécher. Dans ce sens, l'empathie et la réconciliation se présentent comme une révolution. Même notre langage est piégé, donc la moindre parole engendre souvent plus de colère que d'apaisement. Ainsi, pour pouvoir aller vers l'autre, arriver à l'autre, il faudrait se libérer de la question identitaire, donc de l'identité, qu'il ne faut pas confondre avec l'identification (France Inter 2024). Il n'est pas possible de « se mettre à la place de l'autre », cela n'existe pas ; ce que l'on peut faire, c'est « aller vers l'autre ».

Une fenêtre pour l'échappée

Une autre voie du développement de l'empathie dans l'œuvre de Mouawad est la capacité de ses personnages de s'évader de leur réalité tragique, prendre de l'élan pour y faire face souvent à travers l'art, visuel ou musical. Dans *Mère*, on trouve

deux exemples principaux, un pour Wajdi⁵ et l'autre pour la mère. « Le Vase bleu » de Cézanne exemplifie une nature morte pour Wajdi. Dans cette œuvre, plutôt qu'à la représentation de fleurs épanouies, Cézanne s'intéresse davantage à la modulation de la couleur pour étudier l'incidence de la lumière sur les objets et les variations colorées qui en résultent. L'apparente simplicité et la sobriété de cette peinture se construisent par un habile jeu de lignes verticales et horizontales et par une juste répartition des volumes, tandis que l'harmonie d'ensemble est obtenue grâce à un emploi subtil de différents bleus. La composition est centrée précisément sur le vase posé sur la table (Musée d'Orsay). Pour Wajdi, l'expérience devant ce tableau part d'un sentiment d'apparence aussi très simple et primitive, l'émerveillement esthétique à travers l'œuvre.

WAJDI : *Wajdi montre une photo*. Voici la seule photo où l'on nous voit tous les cinq. Mon père était venu nous voir à Paris. Ce qui rend cette photo précieuse, c'est qu'en plus de nous voir réunis, on aperçoit aussi le tableau. Le Cézanne. Là. C'est peut-être la seule chose qui soit vraie dans ce spectacle. À mesure que les années sont passées, j'ai inventé beaucoup de choses qui ont fini par se confondre avec la réalité et je ne fais plus le tri entre ce que je me suis figuré et ce qui s'est réellement passé dans cet appartement. Il reste une certitude : cette reproduction d'un tableau de Paul Cézanne, *Le Vase bleu*, était la seule fenêtre qui échappait à la douleur de ma mère. Cette reproduction était déjà là lorsque nous sommes arrivés, puisque l'appartement était meublé, et toujours là quand nous en sommes partis cinq années plus tard. Jamais, je crois, ma mère ne s'est rendu compte de sa présence. Au Liban, je n'avais jamais vu de tableau, ou alors dans les églises, mais dans une église, au Liban, devant un Christ ou une Vierge, on ne se dit pas qu'on est devant un tableau, on se dit qu'on est devant le Christ, on ne voit même pas le tableau, on ne pense même pas au peintre, on n'imagine même pas que quelqu'un ait pu peindre ça. De telle sorte que le premier tableau que j'ai vu dans ma vie, c'était ce tableau-là, et comme je ne savais pas ce qu'était un tableau, je ne pouvais pas savoir ce qu'était

5 Dans *Mère*, Wajdi est le nom d'un des personnages et on l'appelle toujours ainsi, jamais « Mouawad ».

une reproduction. J'ai donc pris cet objet accroché dans notre salle à manger tel quel, dans son entièreté. [...] Et tout à coup, je vois ce qui échappe à la guerre. Je ne savais pas que la représentation de quelques pommes pouvait être une fenêtre pour l'échappée, je ne savais pas que la vie pouvait être autre chose que les cris de ma mère, autre chose que l'humiliation, je ne savais pas que la vie pouvait être autre chose qu'un appartement, je ne savais pas qu'il pouvait y avoir plusieurs soleils, vase bleu posé sur une table dans le calme de la nuit. Ce qui est ennuyeux avec la mémoire, c'est qu'elle croit tout savoir, quand elle ne fait que raconter des histoires et parfois jusqu'à l'absurde. [...] [L]a reproduction d'un tableau, accroché par les propriétaires, probablement pour faire joli, pour faire beau, sans savoir que ce geste, *faire joli, faire beau*, allait être le fil d'Ariane de cinq ans de labyrinthe dans la vie d'un petit garçon [...]. (Mouawad 2022, 75-77)

Ce tableau, pour Wajdi, c'était une fenêtre qui échappait à la guerre, à Paris, à ce qu'il vivait, mais sa mère ne l'avait jamais remarqué. La fenêtre d'échappement pour sa mère, c'était la musique de Pierre Bachelet ou de Charles Aznavour. Même si elle n'aimait pas être réfugiée en Œuvres, elle s'accrochait à cette musique, dans une autre langue qui n'était pas la sienne, mais qui l'éloignait de sa tristesse et de la réalité qui la blessait. Son seul moment de plaisir, de paix, selon la description de l'auteur. Avec les années, l'auteur s'est fait cette réflexion et il cherche l'empathie avec sa mère. Ainsi, dans une autre scène, elle dit à Nayla, sa fille et grande sœur de Wajdi :

MÈRE (à Nayla, dans *Mère*) : Allume-moi la télévision, il y a Pierre Bachelet qui passe chez Guy Lux. Je l'attends depuis une semaine. Si je le rate, je vous jure que je vous étrangle avec le cordon du téléphone, tous !! (*Elle sort. Nayla se lève et allume la télévision. La voix de Pierre Bachelet chante Elle est d'ailleurs. La mère entre, catastrophe.*) Ça a commencé ! Tu as vu !! *Ya to'borné enta !* « Pour moi c'est sûr, elle est d'ailleurs... » (*Elle chante la fin de la chanson.*) C'est fini ! Voilà ! J'ai tout raté ! Vous me privez du peu de plaisir que j'ai ! [...] Wajdi ! Allume-moi la radio ! [...] (*Wajdi enfant allume la radio. Charles Aznavour chante Emmenez-moi.*) (Mouawad 2022, 41)

Les paroles des chansons sont aussi importantes. Dans « Elle est d'ailleurs » (Bachelet et Lang 1980) : « Pour moi c'est sûr, elle est d'ailleurs / Elle a de ces manières de ne rien dire / Qui parlent au bout des souvenirs [...] Et je lui dis emmène-moi / Et moi je suis prêt à tous les sillages / Vers d'autres lieux, d'autres rivages / Mais elle passe et ne répond pas ». Et, encore plus clairement, dans « Emmenez-moi » (Aznavour et Garvarentz 1968) : « Emmenez-moi au bout de la Terre / Emmenez-moi au pays des merveilles / Il me semble que la misère / Serait moins pénible au soleil ». Elle voyage avec les chansons, elle rêve de la jeunesse qu'on lui a volée, de sa famille, de son pays. La chanson apparaît encore dans un autre moment de la pièce, pendant que Wajdi passe l'aspirateur sur le sol après les cris de sa mère. Elle se fait entendre, forte, déformée, au moment où Aznavour chante : « Emmenez-moi au bout de la Terre » (Mouawad 2022). C'est un moment bruyant du spectacle, avec le son de ces paroles déformées, le bruit de l'aspirateur et la mère qui coupe les légumes. Les chansons concernent aussi l'altérité : les deux parlent de personnes qui viennent d'ailleurs – sont étrangères – ou veulent aller ailleurs – et donc connaître l'autre. C'est dans cette (re)connaissance de l'autre que l'on peut identifier l'empathie envers n'importe quel autre.

Ce qui grâce à l'air dénoue les nœuds

L'importance de la musique comme représentation de la joie, le bonheur ou même d'un moment de paix est aussi remarquable dans l'œuvre de Mouawad. La musique, dit Mouawad, est une des premières choses qui apparaît comme un artifice de l'esprit humain, produite au début par accident, ensuite par simple imitation et, plus tard, en ajoutant le sens d'un message toujours contenu dans un contexte ; on a commencé à l'accompagner de sons plus ou moins gutturaux, de sons graves ou aigus, en fonction du message ou de l'information qu'on souhaitait partager. Ainsi, le langage est apparu, comme la musique.⁶ Au plus loin que l'on remonte, on trouve ce mot « musique » chez les « mazdéens »⁷ dans

6 Wajdi Mouawad dans son entretien avec l'écrivain Laurent Mauvignier le 16 septembre 2023 au Théâtre National La Colline, à Paris.

7 Mazdéisme : « Religion de l'Iran antique, révélée au prophète Zoroastre, admettant deux principes, l'un bon, dieu de lumière, créateur, l'autre mauvais, dieu des ténèbres et de la mort, qui se livrent un combat dont l'humanité est l'enjeu. » <https://www.cnrtl.fr/definition/mazd%C3%A9isme> [10.09.2024].

la Perse antique. « *Mu* », de « *musico* » signifiait « dénouer ». « Ce qui, grâce à l'air, dénoue les nœuds » (Modarressi 1989), c'est ça la musique et c'est ainsi aussi que Mouawad l'interprète dans ses œuvres.

Dans *Mère*, à la toute fin de la représentation, même après la fin du texte, au théâtre, on entend une musique joyeuse pendant que les personnages s'assoient, autour de tous les plats qu'ils ont cuisinés pendant la représentation, et ils se sourient, comme ils ne se sont pas souri avant (Mouawad 2022). Dans *Racine carrée du verbe être*, à la fin, tous les personnages dansent sur de la musique libanaise dans une fête de retrouvaille de toute la famille, au Liban (Mouawad 2023, 172). Dans les deux cas, Mouawad décide de finir ses pièces dans la joie, la joie du partage des personnes qui, malgré tout, s'aiment, qui veulent s'aimer comme chacun sait le faire, et qui se pardonnent, finalement réunis pour fêter la vie.

Conclusions

Dans l'évolution de l'œuvre de Wajdi Mouawad on remarque que la peinture et la musique prennent de plus en plus de place. Il s'en sert pour exprimer le développement des émotions de ses personnages et leurs sentiments, comme l'empathie, avec les objets et avec les autres. Cela évolue dans son œuvre en même temps qu'il analyse de plus en plus sa vie, avec son passé, ce qui l'a conduit à ce qu'il est aujourd'hui. De même pour la culpabilité qui se montre plus forte que l'amour, plus forte que la douleur. Mouawad, à travers son œuvre, fait aussi les funérailles, les adieux qu'il n'a jamais eus avec ses parents et le deuil qu'il n'a jamais fait avec les vies qu'il n'a jamais vécues. L'empathie créée grâce à la peinture ou la musique rapproche les personnages mis en cause, et favorise le pardon.

Il est pertinent de souligner l'enjeu d'une littérature théâtrale qui aborde ces questions clés et communes à tous les êtres humains, en leur donnant la valeur de patrimoine culturel qui n'accueille pas seulement l'européen, mais aussi l'universel, le multiple, diversifié et similaire à la fois, pariant sur une vision inclusive des sociétés. Nous devrions donner une nouvelle grandeur à la littérature théâtrale et au théâtre en tant qu'expérience et moment unique et irremplaçable, qui se déroule à l'intérieur d'une pièce ou d'un espace, et qui nous rappelle que nous sommes tous des individus appartenant au collectif de l'humanité. La catharsis, finalement, se produit grâce à l'identification des spectateurs avec les personnages qui évoluent sur la scène de théâtre. Ce processus est également favorisé par l'em-

pathie. Ainsi, le but ultime de cette recherche est d'exposer le lien direct entre la peinture et la musique dans la composition théâtrale de Wajdi Mouawad, mais aussi de revendiquer la nécessité d'une plus grande présence de l'humanisme.

Bibliographie

- Aznavour Charles (auteur) et Georges Garvarentz (compositeur) ([1967] 1968) : « Emmenez-moi », Barclay, 3'31.
- Bachelet Pierre (compositeur) et Jean-Pierre Lang (compositeur) (1980) : « Elle est d'ailleurs », Polydor, 4'00.
- Cézanne Paul (1889-1890) : « Le Vase bleu », huile sur toile, 61,2 x 50,0 cm, Paris, Musée d'Orsay.
- Côté Jean-François (2005) : *Architecture d'un marcheur : entretiens avec Wajdi Mouawad*, Montréal : Leméac.
- Diccionari de la lengua catalana* de l'Institut d'Estudis Catalans (DIEC), <https://dlc.iec.cat/> [09/04/2024].
- Dictionnaire *Larousse* : <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais> [14/07/2024].
- Dictionnaire *TLFi* : <https://www.cnrtl.fr/definition/> [10.09.2024].
- France Inter (2024) : Entretien avec Wajdi Mouawad : « Depuis toujours, l'artiste a pris position dans les conflits et les guerres », *L'Invité de 8h20 : le grand entretien*, France Culture, 02/04/2024, 28'00, <https://www.radiofrance.fr/franceinter/podcasts/l-invite-de-8h20-le-grand-entretien/l-invite-de-8h20-le-grand-entretien-du-mardi-02-avril-2024-6617014> [09/04/2024].
- France TV (2024) : *La Grande librairie* : S16, 28/02/2024, <https://www.france.tv/œuvres-5/la-grande-librairie/saison-16/5710560-emission-du-mercredi-28-fevrier-2024.html> [09/04/2024].
- Mereuze Didier (2016) : « Wajdi Mouawad, nouveau directeur du Théâtre national de la Colline », *La Croix* 06/04, <http://www.la-croix.com/Culture/Theatre/Wajdi-Mouawad-nouveau-directeur-Theatre-national-Colline-2016-04-06-1200751610> [09/04/2024].
- Modarressi Taghi (1989) : *Le Protocole du pèlerin*, trad. par Paulette Vielhomme-Callais, Paris : Stock, coll. « Nouveau Cabinet Cosmopolite ».
- Mouawad Wajdi (2006) : *Assoiffés*, Arles : Actes Sud-Papiers, Montréal : Leméac.

- Mouawad Wajdi (2008) : *Seuls. Chemin, texte et peintures*, Arles : Leméac / Actes Sud.
- Mouawad Wajdi (2009) : *Ciels*, Arles : Leméac / Actes Sud-Papiers.
- Mouawad Wajdi ([1999] 2009) : *Littoral* (version révisée), Arles : Leméac / Actes Sud-Papiers.
- Mouawad Wajdi (2011) : *Les Mains d'Edwige au moment de la naissance*, Arles : Leméac / Actes Sud-Papiers.
- Mouawad Wajdi (2017) : *Un Obus dans le cœur*, Arles : Actes Sud Junior / Montréal : Leméac.
- Mouawad Wajdi (2020) : « 14/04-Jour 29 », *Journal de confinement*, 16/03-20/04/2020, Théâtre National La Colline, <https://www.colline.fr/spectacles/journal-de-confinement-de-wajdi-mouawad> [09/04/2024].
- Mouawad Wajdi (2022) : *Mère*, Arles : Leméac / Actes Sud-Papiers.
- Mouawad Wajdi (2023) : *Racine carrée du verbe être*, Arles : Leméac / Actes Sud.
- Mouawad Wajdi (2023) : « Ils n'auront pas notre haine », *Le Devoir* 11/11/2023, <https://www.ledevoir.com/opinion/idees/801766/guerre-israel-hamas-ils-auront-pas-notre-haine> [09/04/2024].
- TNP (2017) : Rencontre avec Wajdi Mouawad et Jean-Pierre Jourdain (Théâtre National Populaire), ENS de Lyon, 11/05/2017, 1h30, <https://www.youtube.com/watch?v=PFc5eVLR-TA> [09/04/2024].
- Valenti Simonetta (2019) : *Rencontre. Le nouvel humanisme de Wajdi Mouawad*, Bruxelles : Peter Lang, coll. « Dramaturgies ».